

des nuances douces ; il faut de l'énergie dans les *piano* comme dans les *forte*, et les mots bien lancés dans une phrase calme, impose à l'auditeur la conviction de l'exécutant.

*La Messe du sacre* de Chérubini jouit d'une certaine réputation. Même, lorsqu'on demande ce qui a illustré ce compositeur, à part son traité de contre-point, on vous répond tout de suite : « *La Messe du sacre* !... »

Je dois avouer que je n'ai pas été enthousiasmé par cette musique froide, sans couleur et sans passion. En écoutant le *Credo*, on voit que l'auteur a suivi une idée d'ensemble. Il a voulu souligner chaque affirmation par un dessin d'orchestre qui varie chaque fois que le chœur s'écrie : *Credo* ! Les flûtes partent en tierce *tra ta dera la la*, puis les trombones éclatent en chromatique *pan pan pan pan* ! alors la grosse caisse termine *ti dzing* ! et le chœur chante : *Credo*. Voilà la phrase qui revient tout le long de l'ouvrage comme une série de fusées placées de distance en distance, dans un jardin que l'on parcourt la nuit.

Le morceau se déroule grave et sérieux au milieu de cette pyrotechnie orchestrale. Est-ce là de la musique ? Est-ce là surtout de la musique religieuse ?

Décidément la muse de Chérubini est bien cette grande femme de plâtre que Ingres a placée derrière le compositeur dans le superbe portrait qu'il a fait du maestro. Dans cette froide déesse de carton-pierre, on reconnaît la fée fatale qui étendant la main sur le crâne du contre-pointiste lui jette ce sort désespérant : « Toi, tu ne feras jamais que de la fugue ! »

Le *Salve Regina* de M. Gersheim, c'est autre chose. Chef d'orchestre des concerts populaires de Rotterdam, le compositeur connaît à fond les instruments et les voix.